

Blagnac, questions d'histoire 53

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2017



Heurs et malheurs
des marquis de Maniban
à Blagnac
p.1



Georges Ancely
en excursion à la grotte
de l'Herm en 1894
p.9



Le chateau des marquis de Maniban à Blagnac

Le lieutenant
de vaisseau
Marcel Deshayes *p.15*

Genèse d'une association
(Hommage à
Monique Kermel) *p.21*

La place
de l'Hôtel
de ville *p.25*

La Garonne
en radeaux de Blagnac
à Agen *p.35*

La Garonne en radeaux de Blagnac à Agen

par *Patrice Teisseire-Dufour (journaliste à Pyrénées magazine)*

Après avoir construit leurs radeaux au centre de loisirs de Pinot, huit adolescents de Blagnac, encadrés par quatre moniteurs, ont descendu la Garonne jusqu'à Agen du 3 au 17 août 1987. Une aventure unique qui les a marqués et dont ils se souviennent trente ans après.

Into the Wild

Ce qui ne me tue pas me rend plus fort. Alors je me rappelle de la morsure. Saleté de morsure qui nous saisit, malicieusement, presque en traître... A contre-courant serait le mot parfait. Car pousser l'embarcation, dans Garonne, un matin d'août, depuis la berge de Blagnac, juste à l'aval de Toulouse, c'est s'enfoncer dans l'aventure. A moins que ce ne soit l'embarcation qui nous entraîne hors de nous, sur les galets moussus, glissants à souhait, qui nous fait franchir des bouquets d'algues, des lichens de soleil et quelques morves d'écume. Puis il faut y monter, sur notre rafiote, pour voir enfin s'il flotte et s'il est équilibré. Instant crucial. Nous sommes huit : Christophe, François, Jérôme, Johanny, Sylvie, Christine, le petit Jérôme et moi, encadrés par quatre monos : Ghislaine, Bernard, Nathalie, Jean-François... Nous venons de prendre trois semaines de notre précieux temps d'adolescent à fabriquer, au domaine de Pinot à Blagnac, trois radeaux de fortune



Après avoir fabriqué nos trois radeaux au centre aéré de Pinot durant trois semaines en juillet, nous les mettons à l'eau au niveau de l'île de Pecette, le 3 août 1987.



Quand il n'y a pas de courant, il faut souquer ferme en étant synchronisé.



Un moment de pause au fil de Garonne, avant d'arriver au large plan d'eau de Saint-Nicolas de la Grave dans le Tarn-et-Garonne.



Après avoir passé une digue en radeau juste avant Agen, on vérifie l'état des affaires et du journal de bord.

pour voguer sur une route qui nous fait saliver. Oui, trois semaines de fabrique de rêves, à savourer l'échéance du voyage. Du voyage comme ça, je ne savais pas alors grand chose. Nicolas Bouvier, le routard de *l'Usage du Monde*, m'avait balancé à la figure dans le Poisson-scorpion : "On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme des serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales..." Ouais, ça devait être tout à la fois. Avec en plus l'enthousiasme qui bordait nos dix-sept ans. L'âge de tous les possibles. On ne va pas refaire le coup de ne pas être sérieux à cet âge-là. Rimbaud l'avait déjà écrit. Nous sommes surtout son équipage du Bateau ivre. Car, ce matin-là, de peaux-rouges criards qui nous avaient pris pour cible, parents, frères et sœurs ne sont déjà plus crédibles. On veut les oublier. Gouvernail réglé, bidons vérifiés, pagaies en mains. Ça fait toujours du bien de lâcher les amarres... d'un monde de fracas. Pour la première fois, se sentir les rois au milieu de Garonne. Se laisser chahuter par elle. Mais aussi se laisser bercer par elle.

Alors étrangement, le silence peut nous envelopper et le petit monde du fleuve apparaît peu à peu : gardon, perche, carpe, truite, poisson-chat, martin-pêcheur, héron, pélican, aigrette, milan, épervier... Pour ne pas se laisser trop distraire, les taons nous font des piqûres de rappel.

Baptême

Pendant que les paysages défilent, avec souvent cette haie de peupliers et de trembles se balançant au gré du vent, pendant que les noms de lieux s'égrènent au rythme de Garonne : Quinze Sols, Beauzelle, Fenouillet, les Tricheries... nous sommes déjà comme dans un poème de Pierre Reverdy : "Grisées par les odeurs du large de la terre *"Sous la fougue du vent qui s'ourle"* A chaque ligne des tournants...". C'est à partir de ce moment que j'ai su que l'homme prend conscience de ce qu'il est vraiment quand il se met en marche. Dans ma besace déjà, mes vadémécum, mes faiseurs de rêves : René Char, Antonin Artaud, Francis Ponge, Jules Supervielle, Jean Giono... Mais ici trêve de plaisanterie ou velléité. Déjà des rapides aux tourbillons angoissants. Un tonneau casse. Un autre se laisse emporter et le troisième se désagrège contre un rocher. Le radeau chavire. Et nous coulons corps et biens. Emporté avec le gouvernail que j'essayais bêtement de sauver, je remonte grâce au gilet de sauvetage. Dans le fleuve que l'on aime, il faut bien un premier baptême. Ce fut cette première journée. Au beau milieu de nulle part, parmi les rochers, sous un ciel d'azur. Le temps de reprendre nos esprits, nous étions déjà à la poursuite du bidon où étaient rassemblées nos affaires. L'aventure continuerait de voguer sur deux radeaux. Le soir, au hasard de l'escale, le bivouac s'improvise après le pont de Gagnac. Garonne vous dépouille de vos certitudes.

Un barrage contre les pacifiques

Chaque jour qui passait nous donnait plus d'assurance pour aller plus vite et plus adroitement entre les rochers, pour sentir le souffle rauque de la bête qui dormait en Garonne. Même marqué par l'estampille du silence, il faut rester matois, l'œil attentif au moindre changement. Même quand nous nous baignons régulièrement dans sa sensualité de vouivre maline.

Notre cardo est une avenue de bleu et de vert qui se dandine, un châlit mouvant qu'il faut suivre au gré de son errance. Que seul le cours d'eau connaît. Car dans notre pays, les routes ne suivent pas Garonne. On la laisse tranquille. On lui accorde encore quelques sauvageries, l'autonomie de sa dérivation féconde, juste bordée de champs, enfoncée souvent dans le creux des collines ou de falaises de terre d'où pointent tantôt une abbaye, tantôt un pigeonnier. Parfois survient une affluence



Dernier jour et arrivée au pont-canal d'Agen sous lequel on campera

d'eau de couleur différente : Save, Gimone et tant d'autres se mêlent à sa salive. Et régulièrement nous traversons les arches des ponts. De toutes sortes : pierre, brique, métal... A cette époque-là, les ponts suspendus, ouvrages d'art magnifiques, plein de finesse et d'esthétisme, faisaient encore florès. Ils recueillent notre admiration pour leur aisance et leur souplesse de s'être lancés de chaque côté du fleuve avec légèreté. Fétu de bois porté par les eaux, nous sommes devenus les médiateurs entre ce roman fleuve oublié et celui de la terre. Exceptées quelques barques de pêcheurs ou des canoës, plus personne ne s'aventure sur cet itinéraire sauvage. Nous sommes les pacifiques de Garonne. Dans la sourde violence des rêves, nous marchons sur les traces d'illustres conquérants ou de commerçants téméraires qui transportaient vins, céréales ou autres marchandises vers la mer Océane. Nous sommes en quête de témoignages. Le mieux, un port comme il pouvait y en avoir encore sur Garonne. Celui d'Auvillar, au quai encore altier, aux anneaux attirants, rappelait le passage de ses 3 000 bateaux par an. Mais avant d'y parvenir, après l'énorme bras de Saint-Nicolas de la Grave, il faut savoir franchir les digues, pièges espiègles qui nous contraignent de mettre pied sur la berge. Bernard et Jean-François, nos accompagnateurs, réceptionnent nos embarcations tandis que nous les faisons glisser doucement un étage plus bas. A partir de là, Garonne commence à être encadrée. A sa droite, son canal latéral la suit de près. Un autre barrage encore se profile. Il faut passer coûte que coûte. Descendre le matériel. Et puis, las de tant de combats, nous décidons de monter nos tentes, rive droite, entre prés et forêts. Le premier village se trouve à quatre kilomètres. Ceux qui sont de corvée de vaisselle deviennent alors, mieux que les plongeurs, les découvreurs de source. La veillée se poursuit ensuite en cercle autour du feu de camp. Tandis que les rires, les discussions, les jeux vont bon train, les étoiles crépitent aussi au-dessus de nos têtes. Le vent du soir nous enveloppe enfin, après ces journées caniculaires qui tannent notre peau tendre. Doucement nous nous déformons. Nous sommes devenus des vertébrés aquatiques, enfants de Garonne.

Arrêt nucléaire

Deux tours géantes en fin de construction. La centrale nucléaire de Golfech se tient devant nous. Remontent en nous les paroles de *la Bombe humaine* de Téléphone : "Je suis un neutron bombardé de protons. Le rythme de la ville, c'est ça mon vrai



patron". Un nouveau barrage stoppe notre progression et nous campons au pied de la centrale. La ferme voisine, déserte, permet de nous laver dans un lavabo de plein air. Comme pour nettoyer nos efflorescences. Cette nuit-là, je me souviens d'une gigantesque chasse au dahu dans le champ de maïs.

Drôles de mustangs

De temps à autre, pour ne pas trop dériver, nous décidons une course entre radeaux. Les rapides qui émergent à nouveau augmentent la vitesse et l'adrénaline. Nos embarcations deviennent des mustangs. Nous évitons de justesse des rochers, puis de racler le fond. Un coup de perche, nous repartons, les pagaies déchaînées. Le summum de la descente reste la dernière grande digue avant Agen. Cette fois, nous ne poserons pas pied à terre. Nous avons décidé de la traverser sur le radeau. Toute notre énergie, tous les fibres de nos muscles sont tendus vers ce but. C'est le bruit de la cataracte qui nous a d'abord alertés. Puis les creux qui se forment de plus en plus à mesure que nous approchons du gouffre. Le premier pilier de la digue se dresse à gauche, assez impressionnant. A présent, le radeau avance à toute allure. Tout le monde s'est arrêté de pagayer. Au moment de regarder le deuxième pilier à droite, notre embarcation est comme avalée par cinq ou six mètres de gouffre. Nous sommes tous projetés en avant, évitant à gauche les rochers et à droite les troncs d'arbres. Quand je remonte à la surface, j'ai juste le temps de m'apercevoir avec stupeur que le radeau va s'abattre au-dessus de moi, au risque de m'écraser. Mais à ce moment-là, je suis rapidement aspiré par un courant de fond qui pendant une bonne vingtaine de secondes m'entraîne loin de la chute d'eau, tout comme mes camarades. Enfin presque, car Garonne a avalé ce jour-là le maillot, le short et les godasses de Johanny. Nu comme au premier jour.

L'évasion s'achève sous le pont-canal à Agen où nous dormons dans le rythme du cliquetis des gouttes qui suintent du pont. Une dernière nuit à rêver de nos radeaux que nous laisserons là, après 130 kilomètres de bons et loyaux services durant ces quinze jours. Cette traversée coule encore dans mes veines chaque fois que je descends une rivière en raft ou canoë. J'ai toujours 17 ans.

(suite)

De Garonne, je porte encore en moi :

Les ricochets de mon enfance

Garonne, source désordonnée de richesses et d'espoir
Ne tenais-tu pas le cordon sédimentaire de mon enfance ?
Ta bouche de lumière noie les saletés qui t'accablent
Et tes cheveux d'argent flottent dans le vent d'Autan ;
Pureté qui recueille une gerbe de sous-bois,
Qui se regroupe autour de tes discours de mouettes et d'aigrettes,
Tes explications s'appuient sur des montagnes d'avenir,
Quand tu m'accaparais par de longs traquenards sous tes ponts,
Dans les cabanes sur les galets,
Festins de sable aux paupières mouillées,
Protégés par la garnison des orties,
Les ricochets de mon enfance se ramassaient à contre-courant.
Je ne gardais en moi que la réconciliation avec les rivières du ciel.
J'en étais venu à imaginer les barreaux de ta prison grignotée,
A entendre crier : la prisonnière s'est échappée,
Et moi au creux de ta main à naviguer comme un fou,
Entre rapides, digues, bras oubliés, sur ton corps sans cesse remodelé,
Seul, comme le chiendent, à l'écoute de nouvelles expériences,
L'apprentissage du temps dérivant vers de nouveaux rivages,
Épave de mots tressés dans le long méandre de ma liberté...